

Richard, informé de la mort de son père, vint à Fontevrault; mais il n'osa rester en présence du cadavre que le temps de dire un *Pater*. On raconte que, tant que Richard fut devant la bière, les narines du mort ne cessèrent de verser du sang. On croyait, en ce temps-là, que, lorsqu'un mort se trouvait en présence de son meurtrier, le sang du mort recommençait à couler. Par là s'accréditèrent de plus en plus les mauvais bruits qui couraient sur les Plantagenets. On prétendait qu'ils descendaient d'une sorcière, et que l'enfer avait marqué de son sceau leur maison à l'origine. « Nous venons du diable, au diable nous retournerons », disait Richard Cœur de Lion lui-même.

Richard, cependant, fut reconnu sans opposition roi d'Angleterre et duc de Normandie. Il donna deux comtés à son frère Jean, confia ses États à sa mère, la vieille reine Éléonore, et convint avec Philippe-Auguste de partir ensemble pour la Terre sainte, à la Pâque de 1190. Philippe et Richard se jurèrent que le roi de France aiderait le roi d'Angleterre, comme s'il avait à défendre sa ville de Paris, et que le roi d'Angleterre aiderait le roi de France, comme s'il avait à combattre pour sa cité de Rouen.

Philippe confia la régence du royaume à sa mère et à son oncle, l'archevêque de Reims, et régla soigneusement l'administration du domaine royal en son absence. Le domaine royal était alors divisé en bailliages et en prévôtés, et les baillis et les prévôts, qui étaient ce qu'avaient été primitivement les comtes et les vicomtes, ne tenaient pas leurs offices en fiefs héréditaires; mais le roi les changeait à volonté. C'était un premier pas en dehors du système de la féodalité, où tout se transmettait par héritage, et ce fut le commencement de l'administration monarchique. Philippe commanda aux bourgeois de Paris de fermer de murs hauts et forts la Cité qui lui était si chère, dit la chronique. Il prescrivit qu'on fortifiât aussi les autres villes et châteaux de son royaume. Il interdit qu'on levât de nouveaux impôts sur le peuple.

Toutes les décisions du roi Philippe ne furent pas aussi populaires.

Ainsi, il accorda aux obsessions de l'évêque de Laon l'abolition de cette commune du Laonnois, formée de seize bourgs et villages, qui s'était défendue si courageusement contre les nobles, et que son père et lui-même avaient protégée.

## III

Philippe et Richard ne partirent ensemble que dans le courant de l'été de 1190. L'empereur Frédéric Barberousse était parti dès l'année précédente, avec cent cinquante mille combattants. Il avait pris la route ordinaire par terre, bien qu'elle eût si mal réussi dans la précédente croisade. Philippe et Richard choisirent la route de mer, et ne s'embarassèrent pas de pèlerins impropres aux armes. Ils s'embarquèrent, Richard à Marseille et Philippe à Gènes. Arrivés à Messine au mois de septembre, les deux rois craignirent les tempêtes de l'automne, et hivernèrent en Sicile. Cet hiver passé dans l'inaction ne fut pas avantageux à l'entreprise. Le roi d'Angleterre se querella avec le roi des Normands d'Italie et de Sicile, qui étaient maintenant réunis sous un seul chef, puis avec le roi de France, et la grande amitié de Philippe et de Richard s'en alla pour ne plus revenir.

Philippe repartit le premier, au printemps de 1191, et alla descendre, le 13 avril, devant Saint-Jean d'Acre, importante ville maritime que les musulmans avaient récemment conquise, et que les croisés avaient résolu avant tout de reprendre. Sous les murs d'Acre était déjà réunie une puissante armée venue de toutes les régions de la chrétienté. Une grande partie des Français avaient précédé le roi. L'empereur Frédéric Barberousse n'était point arrivé jusqu'à ce rendez-vous. Après avoir vengé son oncle Conrad, en écrasant sur

manqué l'occasion de reprendre Jérusalem pour avoir refusé une capitulation aux musulmans de la ville sainte. Ayant perdu, par sa mauvaise conduite, le fruit de ses beaux faits d'armes, et voyant la grande armée croisée toute fondue autour de lui, il avait signé une trêve de trois ans avec Saladin (août 1192), et il s'était embarqué à son tour, laissant les restes du royaume de Jérusalem au comte de Champagne. L'immense effort de l'Europe et cette prodigieuse destruction d'hommes avaient été presque sans résultat.

Richard, ayant voulu traverser l'Allemagne à son retour, avait été arrêté par ordre du duc d'Autriche, qu'il avait grièvement offensé en Terre sainte. Le duc d'Autriche remit le royal prisonnier à l'empereur Henri VI, fils et successeur de Frédéric Barberousse, moyennant la promesse d'une bonne part dans la rançon de Richard. Le roi de France pressa l'empereur de lui vendre la garde de son redoutable prisonnier. L'empereur, qui n'avait pas plus de griefs sérieux contre Richard que de droits sur sa personne, n'osa déférer à la proposition de Philippe, que repoussaient les prélats et les princes d'Allemagne; mais il ne consentit à rendre la liberté à Richard que moyennant 100 000 marcs d'argent pour lui et 50 000 pour le duc d'Autriche. Le pape eut beau excommunier l'empereur et le duc, la prison ne s'ouvrit point tant que la rançon ne fut pas payée.

Philippe-Auguste mit à profit ce délai pour commencer la guerre contre un ennemi qui ne pouvait se défendre. Il envahit la Normandie, avec la connivence de Jean, frère de Richard Cœur de Lion. Jean abandonnait Richard, parce que Richard avait reconnu pour son héritier leur neveu, le jeune duc Arthur de Bretagne, fils de feu leur frère Geoffroi. Geoffroi avait été l'aîné de Jean, et c'était une conséquence du droit d'aînesse que de préférer au frère puîné le fils du frère aîné.

Philippe-Auguste s'empara du Vexin normand, d'Évreux et de beaucoup d'autres places; mais la commune de Rouen le repoussa, et il n'eut pas les succès décisifs qu'il avait espérés (1193). Au

commencement de l'année suivante, l'empereur Henri VI écrivit au roi de France que *le diable était déchainé*; qu'il n'avait pu faire autrement. Richard, enfin relâché, après sa rançon payée, rentra bientôt en Normandie, à la tête des barons anglo-normands, pour avoir raison, comme il disait, du roi Philippe. Jean, le frère de Richard, qui l'avait trahi, acheta son pardon par une pire trahison. Il livra Évreux à Richard, après avoir fait égorger dans un festin, par des Anglais qu'il avait avec lui, tous les hommes d'armes français de la garnison.

Richard recouvra les places normandes prises par Philippe, et la guerre continua quelque temps sans beaucoup de résultats, car la passion des deux rois ennemis n'était pas bien vivement secondée par leur chevalerie, qu'avait fort lassée et affaiblie la croisade. La paix fut plusieurs fois signée et rompue; les deux rois ne voulaient pas renoncer à l'espoir de s'abattre l'un l'autre. Philippe-Auguste remporta quelques avantages; mais le comte de Flandre et de Hainaut, son beau-frère, profita de la lutte entre Philippe et Richard pour tâcher d'enlever à Philippe le comté d'Artois, qui avait longtemps dépendu de la Flandre. Les princes de la maison de Champagne et d'autres grands barons qui trouvaient que le roi devenait trop puissant et trop impérieux, se tournèrent aussi contre lui. Philippe courut de grands périls au milieu de tant d'ennemis. Un jour qu'il n'avait avec lui que cinq cents cavaliers, il vit devant lui Richard à la tête de plus de quarante mille hommes. Lui, si prudent capitaine, il agit, cette fois, comme eût fait Richard à sa place. Au lieu de tourner bride, il piqua son cheval, et s'ouvrit un passage jusqu'au pont de Gisors. Si forte que fût la coalition formée contre lui, Philippe ne perdit guère de ville importante que Saint-Omer en Artois.

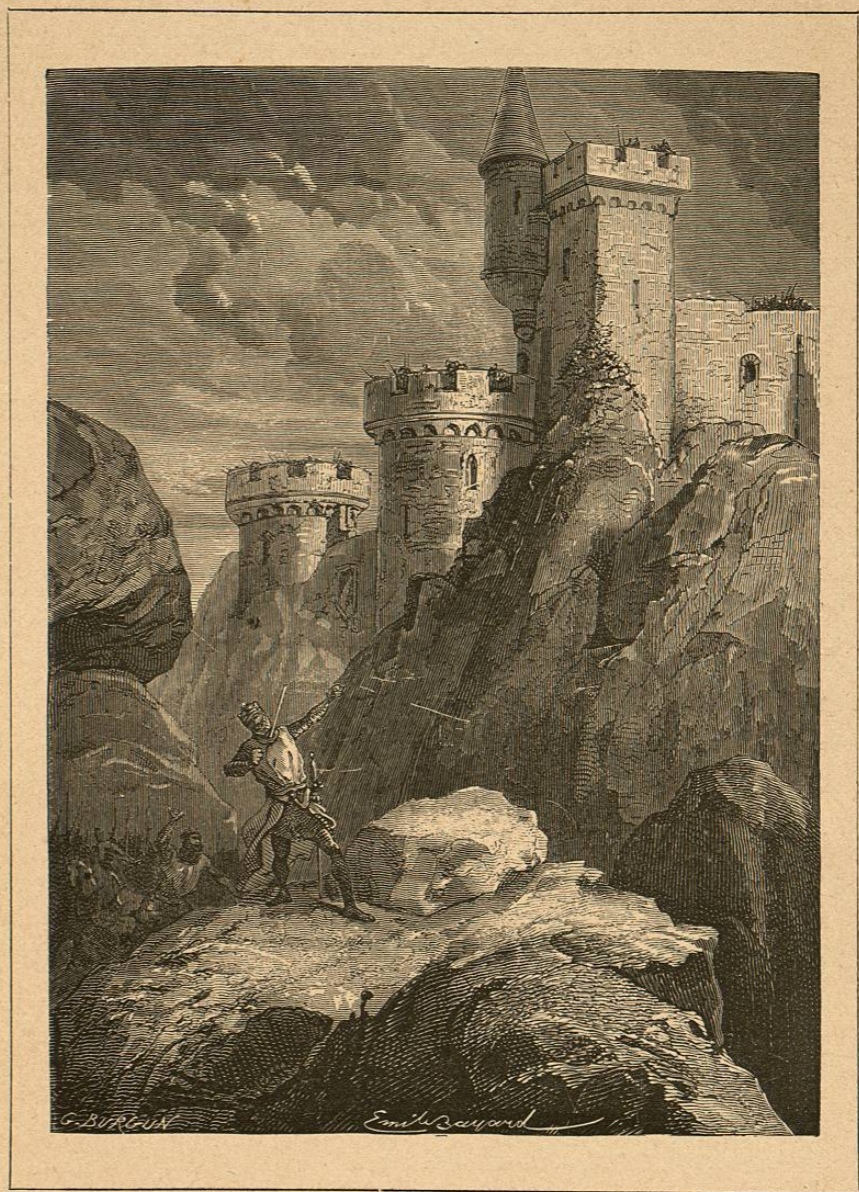
Le saint-siège de Rome, cependant, n'avait cessé de chercher à ramener la paix. Le pape Célestin III, qui était doux et faible, n'avait pu se faire écouter. Son successeur, Innocent III, grand et fier génie,

un second Grégoire VII, commanda au lieu de prier, et menaça les deux rois de l'excommunication s'ils persistaient à empêcher, par leurs batailles, la chevalerie de retourner à la délivrance des saints lieux. Les deux rois se résignèrent enfin à une trêve de cinq ans (13 janvier 1199).

Peu de temps après, le vicomte de Limoges, vassal du duché d'Aquitaine, ayant trouvé sur ses terres un grand trésor, en envoya une bonne part au roi Richard; mais celui-ci prétendit que les trésors trouvés appartenaient tout entiers au suzerain, et voulut tout avoir, bien que le trésor, en ce cas, eût dû revenir au roi de France, suzerain suprême, plutôt qu'à lui. Le vicomte de Limoges refusa. Richard alla mettre le siège devant le château de Chalus en Limousin, où il pensait que le trésor était caché. Les gens de la garnison offrirent de lui rendre la place moyennant la vie sauve; Richard fit toutefois donner l'assaut, prit le château, et fit pendre la garnison, excepté l'homme qui l'avait blessé, projetant sans doute de le réserver à une mort plus cruelle.

Mais, quand il sentit que sa blessure empirait et que la vie se retirait de lui, il changea d'idée, et ordonna qu'on renvoyât en liberté celui qui l'avait tué. Ses gens n'en firent rien, et, quand il fut mort, ils tenaillèrent et pendirent cet homme. Richard mourut le 6 avril 1199, et fut enseveli à Fontevrault, près de son père. On réunit après leur mort ceux qui avaient été si mal d'accord pendant leur vie. Ses hommes d'armes le regrettèrent fort, car il faisait tout pour eux; les trouvères et les troubadours chantèrent ses hauts faits, parce qu'il se plaisait avec eux et qu'il était lui-même un des leurs; mais la plupart du peuple et les gens d'Église maudirent sa mémoire.

On annonça que Richard avait légué son royaume et toutes ses terres à son frère Jean. Il est à croire que ce fut sa mère, la vieille reine Éléonore, qui supposa ce testament, parce qu'elle favorisait Jean contre le jeune Arthur de Bretagne. Les barons anglo-normands, pensant qu'il leur valait mieux choisir pour roi un homme fait qu'un



RICHARD CŒUR DE LION BLESSÉ À MORT AU SIÈGE DE CHALUS

son passage les Turcs de l'Asie Mineure, ce grand guerrier, échappé de vingt batailles, s'était noyé en se baignant dans une petite rivière. Les restes de son armée avaient rejoint les Français et les autres croisés devant Acre.

L'Europe chrétienne et l'Asie musulmane étaient là, pour ainsi dire tout entières en présence. Le camp des chrétiens couvrait la plage et cernait la ville; le camp des musulmans couvrait les montagnes qui dominaient le camp des chrétiens, la ville et la mer, car le sultan Saladin était venu au secours d'Acre avec toutes les forces de son empire. On fit, de part et d'autre, des efforts prodigieux, et l'on prétend que, tant dans les combats que par les maladies, il périt là jusqu'à trois cent mille hommes, dont cent vingt mille chrétiens et cent quatre-vingt mille musulmans. La guerre, toutefois, ne se faisait plus avec autant de cruauté qu'au temps de la première croisade. Les hommes de l'Occident et ceux de l'Orient, se connaissant mieux, se haïssaient un peu moins, et le sultan Saladin, qui était non pas seulement grand capitaine et grand politique, mais très homme de bien et fort humain, avait beaucoup de goût pour la chevalerie; on assure même qu'il voulut être armé chevalier.

Richard Cœur de Lion, qui faisait toujours autre chose que ce qu'il fallait faire, s'était amusé à guerroyer contre les Grecs sur son chemin, et arriva le dernier, le 8 juin. Philippe-Auguste lui avait promis de l'attendre pour prendre Saint-Jean d'Acre par assaut ou par capitulation. Il avait tenu parole; mais Richard n'en fut pas d'humeur plus facile, et il recommença de chercher noise au roi de France et à tout le monde, tout en se signalant par de téméraires exploits, qui effaçaient aux yeux de la jeune chevalerie le courage calme et réfléchi de Philippe. Philippe ne tarda pas à prendre en dégoût cette guerre, et ne songea bientôt plus qu'à retourner où le rappelaient ses vrais intérêts et ses vrais devoirs.

Saladin n'avait pas réussi à débloquent Saint-Jean d'Acre. La garnison, affamée, offrit de se rendre au roi de France, et il fut convenu

qu'elle resterait à la discrétion du vainqueur, à moins que Saladin ne la rachetât par une énorme rançon. La reddition d'Acre étant assurée, Philippe, malade de la fièvre qui avait enlevé autour de lui nombre d'illustres personnages, fit demander à Richard de consentir à son départ; car Richard et lui s'étaient engagés à ne pas quitter la Terre sainte sans le consentement l'un de l'autre. Richard consentit, mais de mauvaise grâce et avec des paroles amères. Philippe jura qu'après son retour il ne ferait ni laisserait faire aucun dommage à Richard, à ses terres ni à ses hommes; puis il se rembarqua le 31 juillet.

Quand il fut parti, Saladin n'ayant point payé sur-le-champ la grosse rançon exigée pour la garnison d'Acre, Richard Cœur de Lion fit égorger les prisonniers. C'étaient maintenant les chrétiens qui devenaient les barbares, car le sultan Saladin ne fit jamais rien de pareil. Philippe, de son côté, avait emporté de mauvaises pensées. La première chose qu'il fit en traversant l'Italie fut de prier le pape Célestin III de le délier du serment qu'il venait de prêter à Richard, afin qu'il pût se venger sur la Normandie et sur les autres terres du roi d'Angleterre. Mais le pape lui défendit, sous peine d'excommunication, de lever la main contre Richard et contre sa terre.

Philippe se dédommagea quelque peu de ce refus en mettant la main sur le Vermandois, échu à la couronne, et sur l'Artois, qui avait été promis en héritage à sa femme, nièce du comte Philippe de Flandre. Ce comte était mort récemment à sa croisade. Le comte Baudouin de Hainaut, beau-père du roi, hérita de la Flandre. Philippe avait suspendu et non abandonné ses projets contre les domaines des Plantagenets. Il en prépara l'exécution, en accusant Richard, devant les barons de France, d'avoir envoyé de Syrie des assassins musulmans pour le tuer. Peut-être croyait-il lui-même ce qu'il voulait faire croire aux autres. Il apprit bientôt, avec grande joie, que Richard était prisonnier en Autriche. Celui-ci avait guerroyé en Palestine toute une année après le départ de Philippe; il avait